

# La notion de culture

Extraits du chapitre IV: «**Culture, civilisation et idéologie**», de GUY ROCHER, Introduction à la SOCIOLOGIE GÉNÉRALE. Première partie: L'ACTION SOCIALE, chapitre IV, pp. 101-127. Montréal: Éditions Hurtubise HMH ltée, 1992, troisième édition.

1

## BREF HISTORIQUE DE LA NOTION DE CULTURE

Étant donné que la signification attribuée aujourd'hui au terme culture dans les sciences de l'homme est totalement étrangère à celle que le langage courant lui prête, notamment en français, il sera sans doute utile de retracer l'évolution qu'a connue ce concept pour arriver à être celui qu'on utilise maintenant.

### En anthropologie et en sociologie

C'est à l'anthropologie anglaise qu'on doit cet emprunt, plus exactement à E.B. Tylor dont le volume *Primitive Culture* parut en 1871. S'inspirant en particulier des travaux de Gustav Klemm qui avait publié en dix volumes, de 1843 à 1852, une monumentale *Histoire universelle de la culture de l'humanité*, suivie de deux volumes sur la *Science de la culture*, Tylor en tira les éléments dont il avait besoin pour composer la notion de culture, qu'il employa comme synonyme de civilisation. Dès le début de son ouvrage, Tylor donna une définition de la culture qui a été par la suite citée de nombreuses fois: «La culture ou la civilisation, entendue dans son sens ethnographique étendu, est cet ensemble complexe qui comprend les connaissances, les croyances, l'art, le droit, la mo-

rale, les coutumes, et toutes les autres aptitudes et habitudes qu'acquiert l'homme en tant que membre d'une société». Cette définition, qui est plutôt une description, présente ceci de particulier qu'elle se rapporte plutôt à un ensemble de faits qui peuvent être directement observés en un moment donné du temps, comme on peut aussi en suivre l'évolution, ainsi que l'a fait Tylor lui-même.

La notion anthropologique de culture était née. Non utilisée par Herbert Spencer, du moins dans ce sens, elle fut cependant reprise par les premiers anthropologues anglais et américains, tels que Sumner, Keller, Malinowski, Lowie, Wissler, Sapir, Boas, Benedict. Aux États-Unis, l'anthropologie en est même venue à se définir comme la science de la culture; alors qu'en Angleterre on distingue entre anthropologie physique (étude du développement et de la croissance du corps humain) et anthropologie «sociale», les Américains opposent plutôt l'anthropologie «culturelle» à l'anthropologie physique.

En sociologie, le terme culture fut aussi rapidement adopté par les premiers sociologues américains, en particulier Albion Small, Park, Burgess et surtout Ogburn. Il fut cependant plus lent à s'y frayer un che-

min qu'en anthropologie, vraisemblablement parce que les grands précurseurs de la sociologie, Comte, Marx, Weber, Tönnies, Durkheim ne l'ont pas employé. Mais il fait maintenant partie du vocabulaire de la sociologie aussi bien que de l'anthropologie.

La sociologie et l'anthropologie de langue française furent cependant plus lentes à incorporer ce néologisme. Ce n'est que dans la nouvelle génération de sociologues français qui surgit après la dernière guerre que le terme culture devint populaire en France, sous l'influence de la sociologie américaine.

Ce bref historique sert peut-être déjà à éclairer un peu le sens qu'on donne maintenant en sociologie au terme culture, et que nous allons préciser. Emprunté au français, retraduit de l'allemand à l'anglais, le terme se voit chaque fois ajouter une connotation nouvelle, toujours par extension ou par analogie, sans perdre son sens original, mais en revêtant de nouveaux sens toujours plus éloignés du premier. Du «champ labouré et ensemencé» qu'il signifiait dans l'ancien français, au sens sociologique avec lequel il fait maintenant sa rentrée en français, il y a sans doute bien loin. Et pourtant, c'est là le fruit d'une évolution qui s'est opérée d'une façon que l'on pourrait appeler cohérente, sans brisure, sans solution de continuité.

### Culture et civilisation

L'évolution que nous venons de décrire devait inévitablement amener une confrontation entre la notion de culture et celle de civilisation. Dans le sens qu'en vinrent à lui attribuer les historiens allemands, le vocable culture prit un sens bien voisin de celui qu'avait déjà le terme civilisation. Diverses distinctions furent donc proposées, notamment en Allemagne; elles peuvent presque toutes se ramener à deux principales. La première distinction consiste à englober dans la culture l'ensemble des moyens collectifs dont disposent l'homme ou une société pour contrôler et manipuler l'environne-

ment physique, le monde naturel. Il s'agit donc principalement de la science, de la technologie et de leurs applications. La civilisation comprend l'ensemble des moyens collectifs auxquels l'homme peut recourir pour exercer un contrôle sur lui-même, pour se grandir intellectuellement, moralement, spirituellement. Les arts, la philosophie, la religion, le droit sont alors des faits de civilisation.

La seconde distinction est à peu près exactement l'inverse de la première. La notion de civilisation s'applique alors aux moyens qui servent les fins utilitaires et matérielles de la vie humaine collective; la civilisation porte un caractère rationnel, qu'exige le progrès des conditions physiques et matérielles du travail, de la production, de la technologie. La culture comprend plutôt les aspects plus désintéressés et plus spirituels de la vie collective, fruits de la réflexion et de la pensée «pures», de la sensibilité et de l'idéalisme.

Ces deux distinctions ont eu en Allemagne des partisans en nombre à peu près égal; il semble difficile d'affirmer que l'une ait connu une plus grande faveur que l'autre. Cependant, dans la sociologie américaine, les auteurs qui ont cru nécessaire ou utile de poursuivre cette distinction ont plutôt opté pour la seconde, probablement par suite des influences allemandes qu'ils subirent, notamment de la part de Ferdinand Tönnies et d'Alfred Weber (qu'il ne faut pas confondre avec Max Weber). C'est le cas en particulier de Robert MacIver et Robert K. Merton<sup>1</sup> qui, bien que dans des termes différents, ont tous deux maintenu entre culture et civilisation une distinction qui s'inspire directement de celle d'Alfred Weber.

<sup>1</sup> Robert M. MacIver, *Society, Its Structure and Changes*, New York, R. Long and R. R. Smith, Inc., 1931; Robert K. Merton, «Civilization and Culture», *Sociology and Social Research*, vol. 21, pages 103-113. Cités dans Kroeber et Kluckhohn, op. cit., pages 21-23.

En général, cependant, sociologues et anthropologues ne se sont guère préoccupés de poursuivre cette distinction, qui leur est apparue factice et surtout entachée d'un dualisme équivoque et inspirée d'une fausse opposition entre l'esprit et la matière, la sensibilité et la rationalité, les idées et les choses. **La très grande majorité des sociologues et anthropologues évitent d'employer le terme civilisation**, ou encore utilisent celui de culture, qui leur est cher, dans le même sens que civilisation et considèrent que les deux sont interchangeables. C'est ainsi que l'ethnologue français Claude Lévi-Strauss parle des «civilisations primitives»<sup>1</sup>, Suivant d'ailleurs en cela l'exemple de Tylor qui, bien qu'il ait parfois accordé aux deux termes des sens différents, a donné une même définition de la culture et de la civilisation, comme nous l'avons vu plus haut.

Il arrive cependant qu'on trouve chez certains sociologues et anthropologues contemporains les deux distinctions suivantes.

*Tout d'abord*, on emploiera le terme civilisation pour désigner un ensemble de cultures particulières ayant entre elles des affinités ou des origines communes; on parlera en ce sens de la civilisation occidentale, dans laquelle on trouve les cultures française, anglaise, allemande, italienne, américaine, etc. Ou encore, on parlera de la civilisation américaine quand on référera à l'extension dans le monde moderne du mode de vie caractéristique de la culture américaine, c'est-à-dire étatsunienne. On voit que la notion de culture est alors liée à une société donnée et identifiable, tandis que le terme civilisation sert à désigner des ensembles

plus étendus, plus englobants dans l'espace et dans le temps<sup>2</sup>.

*En second lieu*, le terme civilisation peut aussi être appliqué aux sociétés présentant un stade avancé de développement, marqué par le progrès scientifique et technique, l'urbanisation, la complexité de l'organisation sociale, etc. On reprend la signification qu'a eue longtemps (et qu'a encore dans le langage courant) le terme civilisation, employé dans le sens de civiliser ou se civiliser<sup>3</sup>. Le terme a alors une connotation évolutionniste; mais nous verrons plus loin que, pour se dégager des jugements de valeur que le terme civilisation a longtemps chariés avec lui, ou recourt maintenant dans les sciences sociales à des vocables comme industrialisation, développement et modernisation.

<b>2</b>	<b>DÉFINITION DE LA CULTURE</b>
----------	---------------------------------

La rétrospective historique précédente nous amène maintenant à définir la culture d'une manière plus précise que nous ne l'avons fait encore. La définition de Tylor, rapportée plus haut, est très souvent citée, car bien que datant de 1871, elle est étonnamment complète et précise. On lui a cependant reproché, d'être un peu trop descrip-

<sup>1</sup> En particulier dans son livre *Du miel aux cendres*, Paris, Plon, 1966, page 408.

<sup>2</sup> Par exemple, c'est précisément ce sens que Durkheim et Mauss attribuent à la notion de civilisation, par laquelle ils entendent «des phénomènes sociaux qui ne sont pas strictement attachés à un organisme social déterminé; ils s'étendent sur des aires qui dépassent nu territoire national, ou bien ils se développent sur des périodes de temps qui dépassent l'histoire d'une seule Société. Ils vivent d'une vie en quelque sorte supranationale.» Dans «Note sur la notion de Civilisation», *L'année sociologique*, 12, 1909-1912, page 47.

<sup>3</sup> On en trouvera des exemples rapportés par Arden R. Kings au mot «Civilization» dans *A Dictionary of the Social Sciences*, publié sous la direction de Julius Gould et William L. Kolb, New York, The Free Press of Glencoe, 1964, pages 93-94.

tive et on peut ajouter qu'elle ne met peut-être pas en lumière tous les caractères que l'on attribue maintenant à la culture. Depuis Tylor, bien d'autres définitions de la culture se sont ajoutées; Kroeber et Kluckhohn les ont colligées, classées et commentées<sup>1</sup>. Un bon nombre de ces définitions sont loin d'être aussi heureuses que celle de Tylor; plusieurs ont cependant contribué à cerner d'un peu plus près la réalité culturelle.

Nous inspirant de la définition de Tylor et de plusieurs autres, nous pourrions définir la culture comme étant

un ensemble lié de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent, d'une manière à la fois objective et symbolique, à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte.

L'explication de cette définition va nous permettre de mettre en lumière les caractéristiques principales qu'anthropologues et sociologues s'entendent pour reconnaître à la culture.

### Caractéristiques principales de la culture

On notera **d'abord** que nous avons repris la formule particulièrement heureuse de Durkheim et que nous parlons de «*manières de penser, de sentir et d'agir*». Cette formule est plus synthétique et aussi plus générale que l'énumération de Tylor; elle est par ailleurs plus explicite que la formule «manière de vivre» («way of life») qu'on trouve dans beaucoup d'autres définitions. Elle présente l'avantage de souligner que les modèles, valeurs, symboles qui composent la culture incluent *les connaissances, les idées,*

*la pensée, s'étendent à toutes les formes d'expressions des sentiments aussi bien qu'aux règles qui régissent des actions objectivement observables.* La culture s'adresse donc à toute activité humaine, qu'elle soit cognitive, affective ou conative (i.e. qui concerne l'agir au sens strict) ou même sensori-motrice. Cette expression souligne enfin que la culture est action, qu'elle est d'abord et avant tout vécue par des personnes; c'est à partir de l'observation de cette action que l'on peut inférer l'existence de la culture et en tracer les contours. En retour, c'est parce qu'elle se conforme à une culture donnée que l'action des personnes peut être dite action sociale.

**En second lieu**, ces manières de penser, de sentir et d'agir peuvent être «plus ou moins formalisées»; elle sont très formalisées dans un code de lois, dans des formules rituelles, des cérémonies, un protocole, des connaissances scientifiques, la technologie, une théologie; elles le sont moins, et à des degrés divers, dans les arts, dans le droit coutumier, dans certains secteurs des règles de politesse, notamment celles qui régissent les relations interpersonnelles impliquant des personnes qui se connaissent et se fréquentent de longue date. Moins les manières de penser, de sentir et d'agir sont formalisées, plus la part d'interprétation et d'adaptation personnelle est permise ou même requise.

**La troisième caractéristique** de la culture, que comprend notre définition, est absolument centrale et essentielle; ce qui fait d'abord et avant tout la culture, c'est que des manières de penser, de sentir et d'agir sont partagées par une pluralité de personnes. Le nombre de personnes importe peu; il peut suffire de quelques personnes pour créer la culture d'un groupe restreint (un «gang»), alors que la culture d'une société globale est nécessairement partagée par un grand nombre de personnes. L'essentiel est que des façons d'être soient considérées

<sup>1</sup> *Op. cit.*, pages 75-154.

comme idéales ou normales par un nombre suffisant de personnes pour qu'on puisse reconnaître qu'il s'agit bien de règles de vie ayant acquis un caractère *collectif* et donc social. La culture, au sens anthropologique et sociologique du terme, bien qu'elle s'individualise, n'est cependant pas individuelle de sa nature; on la reconnaît d'abord et principalement à ce qu'elle est commune à une pluralité de personnes. Nous avons vu précédemment comment la notion de culture, qui ne pouvait d'abord s'appliquer qu'à des individus, en est venue à prendre une nouvelle signification collective. On voit aussi du même coup que la notion de culture ne s'applique pas qu'à une société globale. Les sociologues parlent volontiers de la culture d'une classe sociale, d'une région, d'une industrie, d'un «gang». Ou encore, il arrive qu'on emploie l'expression «sous-culture» pour désigner une entité partielle au sein d'une société globale (la sous-culture des jeunes) ou lorsqu'on veut faire état des liens entre une culture et une autre plus étendue dans laquelle elle s'inscrit.

Un quatrième caractère de la culture, auquel de nombreux auteurs ont accordé une importance presque égale au précédent, concerne son mode d'acquisition ou de transmission. Rien de culturel n'est hérité biologiquement ou génétiquement, rien de la culture n'est inscrit à la naissance dans l'organisme biologique. L'acquisition de la culture résulte des divers modes et mécanismes de *l'apprentissage* (ce dernier terme étant entendu ici dans un sens plus large que celui que nous lui attribuons dans le chapitre suivant). Les traits culturels ne sont donc pas partagés par une pluralité de personnes de la même façon que peuvent l'être des traits physiques; on peut dire que les derniers fruits sont le fruit de *l'hérédité*, tandis que les premiers sont un *héritage* que chaque personne doit recueillir et faire sien. Plusieurs auteurs ont d'ailleurs défini la culture comme étant un «héritage social»; d'autres ont pu dire que c'est «tout ce qu'un

individu doit apprendre pour vivre dans une société particulière». Recourant à des formules différentes, un grand nombre de définitions de la culture, celle de Tylor y comprise, ont retenu ce caractère; certains l'ont même érigé en trait principal ou dominant de la culture.

### Aspects objectif et symbolique de la culture

Apprises et partagées, les normes et valeurs culturelles contribuent à former, d'un certain nombre de personnes, une collectivité particulière qu'il est possible et même relativement aisé de reconnaître et de distinguer des autres collectivités. Cette collectivité, la culture contribue à la constituer d'une double façon - et c'est là un autre trait de la culture, essentiel à notre avis, et qui n'apparaît pas assez souvent dans les définitions de la culture-: d'une manière objective et d'une manière symbolique. D'une manière que nous appelons objective d'abord, car les manières de penser, de sentir et d'agir que des personnes ont en commun établissent entre elles des liens que chacune ressent comme bien réels; ce dénominateur commun est pour chacune de ces personnes et pour toutes une réalité aussi «objective», aussi évidente que d'autres réalités plus tangibles qu'elles peuvent aussi avoir en commun, telles qu'un territoire, des immeubles publics, des monuments, des biens matériels, etc. La culture est donc un des facteurs que l'on trouve à la source de ce que Durkheim appelait la solidarité sociale, et Auguste Comte, le consensus de la société.

Mais c'est bien plus encore d'une manière symbolique que la culture fonde cette relative unité d'une collectivité et qu'elle lui donne son caractère distinctif. Et cela à un double titre. Tout d'abord, les manières collectives de penser, de sentir et d'agir sont, pour un bon nombre d'entre elles, des symboles de communication ou à tout le moins des symboles qui rendent pos-

sible la communication. Le cas du langage est particulièrement clair; mais les joueurs d'une équipe de hockey communiquent entre eux d'une façon non verbale, à travers la connaissance parfois inconsciente qu'ils ont de la signification que prennent pour eux certaines manières d'agir de chacun des autres joueurs. Ce dernier exemple sert à illustrer le fait que les manières d'agir servent elles-mêmes de symboles de communication dans l'action sociale.

Mais surtout, c'est de symbolisme de participation que sont lourdes les manières collectives de penser, de sentir et d'agir. Le respect des modèles, comme nous l'avons déjà dit, symbolise généralement l'adhésion à des valeurs, qui symbolise à son tour l'appartenance à une collectivité donnée. Dès lors, la solidarité entre les membres d'une collectivité, si elle est ressentie comme une réalité, est par ailleurs saisie, perçue et exprimée à travers un vaste appareil symbolique, auquel chacun des membres contribue. Autrement dit, l'adhésion à la culture est constamment réaffirmée par chaque membre de la collectivité et par tous, à travers et par la signification symbolique de participation attachée à leur conduite extérieurement observable. C'est aussi la signification symbolique des conduites qui permet aux membres d'une collectivité comme à ceux qui n'en sont pas, de tracer la frontière immatérielle entre les membres et les non-membres, entre les citoyens et les étrangers, entre les saints, les fidèles et les païens. Le catholique qui s'abstient délibérément de la messe dominicale témoigne d'une manière symbolique à ses propres yeux, aux yeux de ses coreligionnaires et de tous les autres, qu'il est en voie de se détacher ou qu'il s'est déjà détaché de la collectivité ecclésiale. L'appartenance à une collectivité religieuse, de nature mystique, ne peut évidemment s'exprimer qu'à travers des symboles de cette nature; mais il faut bien voir que la même exigence s'impose, de façon plus ou moins marquée, pour toute autre collectivité, qu'il s'agisse

d'une nation, d'un parti politique, d'un syndicat et même d'une famille. S'abstenir de participer à des réunions, de porter un insigne, de signer une pétition, etc., manifeste symboliquement qu'on se détache d'un parti, d'un syndicat, d'une association. Comment le sociologue et l'ethnologue discernent-ils les groupements, les collectivités, les sociétés ainsi que leurs frontières, si ce n'est à travers les symboles de participation que fournit la conduite des personnes? La culture prend ainsi le caractère d'un vaste ensemble symbolique, dont les racines puisent des réalités psychosociales une signification et des manifestations essentielles à la vie collective humaine.

### Le système de la culture

Un dernier caractère enfin de la culture est de former ce que nous avons appelé «un ensemble lié», c'est-à-dire de constituer ce qu'on peut appeler un *système*. **Les différents éléments qui composent une culture donnée ne sont pas simplement juxtaposés l'un à l'autre. Des liens les unissent, des rapports de cohérence les rattachent les uns aux autres;** lorsque des changements s'effectuent dans un secteur d'une culture, ils entraînent des changements dans d'autres secteurs de cette culture. Ces liens et ces rapports n'ont généralement rien de nécessaire, c'est-à-dire qu'ils ne résultent pas d'un raisonnement logique et rationnel qui les imposerait de nécessité. Ce sont plutôt des liens et des rapports ressentis subjectivement par les membres d'une société. La cohérence d'une culture est donc par-dessus tout une réalité *subjectale* c'est-à-dire vécue subjectivement par les membres d'une société. C'est d'abord chez les sujets et pour les sujets qu'une culture prend le caractère d'un système. En effet, bien des arrangements différents sont possibles entre les éléments d'une culture; l'étude de Kluckhohn et Strodtbeck sur les valeurs prouve qu'ils est bien difficile, du moins dans l'état actuel de nos connaissances, de démontrer des liens objec-

tivement nécessaires entre certaines valeurs (par exemple entre la valorisation du présent et la valorisation du faire). Les seuls liens «nécessaires» sont ceux que les sujets eux-mêmes jugent nécessaires, qui leur apparaissent tels et qu'ils acceptent ainsi.

Pour parler de l'existence et de la structure du système culturel, le sociologue doit donc passer d'abord par la perception qu'en ont les membres d'une collectivité. Si par conséquent, on peut parler du système de la culture, c'est qu'une culture est perçue et vécue en tant que système. Cet aspect du système culturel n'a généralement pas été assez souligné et analysé par les auteurs qui ont parlé du système de la culture.

<b>3</b>	<b>FONCTIONS DE LA CULTURE</b>
----------	--------------------------------

### **Fonction sociale de la culture**

À partir de ce qui précède, il est maintenant relativement aisé d'expliciter les fonctions psycho-sociales de la culture. Sociologiquement d'abord, nous avons vu que la fonction essentielle de la culture est de réunir une pluralité de personnes en une collectivité spécifique. D'autres facteurs contribuent aussi au même résultat: les liens du sang, la proximité géographique, la cohabitation d'un même territoire, la division du travail. Mais des facteurs eux-mêmes, que l'on peut appeler objectifs, sont transposés et réinterprétés dans et par la culture, qui leur donne une signification et une portée bien au-delà de celles qu'ils ont naturellement. Ainsi, les liens du sang deviennent les liens de parenté, sont étendus et compliqués par la prohibition de l'inceste, par les règles qui définissent les mariages permis et les mariages prohibés et par les normes qui régissent les rapports entre personnes d'un même groupe de parenté, etc. À partir des liens biologiques du sang, les hommes ont élaboré, à travers la culture, des formes très va-

riées de parenté. Il en est de même de la cohabitation du territoire ou de la division du travail, que la culture utilise pour forger les idées de nation, de patrie, de propriété, de hiérarchie sociale, de prestige social, de classe sociale; ce sont là d'ailleurs non seulement des idées mais des faits que la culture a contribué à créer et à maintenir.

*La culture apparaît donc comme l'univers mental, moral et symbolique, commun à une pluralité de personnes, grâce auquel et à travers lequel ces personnes peuvent communiquer entre elles, se reconnaissent des liens, des attaches, des intérêts communs, des divergences et des oppositions, se sentent enfin, chacun individuellement et tous collectivement, membres d'une même entité qui les dépasse et qu'on appelle un groupe, une association, une collectivité, une société.*

### **Fonction psychique de la culture**

S'il en est ainsi, c'est qu'en même temps la culture remplit, sur le plan psychologique, une fonction de «moulage» des personnalités individuelles. Une culture est en effet comme une sorte de moule dans lequel sont coulées les personnalités psychiques des individus; ce moule leur propose ou leur fournit des modes de pensée, des connaissances, des idées, des canaux privilégiés d'expression des sentiments, des moyens de satisfaire ou d'aiguiser des besoins physiologiques, etc. L'enfant qui naît et grandit dans une culture particulière (nationale, régionale, de classe, etc.) est destiné à devoir aimer certains mets, à les manger d'une certaine manière, à relier certains sentiments à certaines couleurs, à se marier selon certains rites, à adopter certains gestes ou certaines mimiques, à percevoir les «étrangers» dans une optique particulière, etc. Le même enfant, s'il avait été déplacé dès sa naissance et soumis à une autre culture, aurait aimé d'autres rites, ne recourrait pas à la même mimi-

que et percevrait autrement les mêmes étrangers.

Si la culture peut être assimilée à un moule qui s'impose à la personnalité, il faut encore ajouter que ce moule n'est pas absolument rigide. Il est assez souple pour permettre des adaptations individuelles; chaque personne assimile la culture d'une manière idiosyncratique, la reconstruit à sa façon dans une certaine mesure. Au surplus, la culture offre des choix, des options entre des valeurs dominantes et des valeurs variantes, entre des modèles préférentiels, variants ou déviants, ainsi que nous l'avons vu dans les chapitres précédents. La culture peut aussi autoriser, parfois même requérir, -une part d'innovation chez les acteurs sociaux, toutes les sociétés ne laissant cependant pas la même latitude à leurs membres à ce propos.

Mais cette flexibilité du moule culturel est toujours à l'intérieur de limites données; franchir ces limites, c'est devenir marginal à la société dont on est membre ou c'est sortir de cette société et passer à une autre. Surtout, cette flexibilité n'empêche pas que la culture moule la personnalité aussi bien par les choix qu'elle autorise et les variantes qu'elle offre que par les contraintes qu'elle impose; une culture offre un choix entre des modèles, des valeurs, des significations symboliques, mais ce choix n'est jamais illimité; il se restreint à certaines options possibles, il ne s'étend pas à toutes et encore il en privilégie toujours certaines plus que d'autres.

On peut donc vraiment dire que la culture *informe* la personnalité, dans le sens qu'elle lui confère une forme, une configuration, une physionomie qui lui permet de fonctionner au sein d'une société donnée. Nous élaborerons davantage cet aspect de la culture en traitant de la socialisation, dans le prochain chapitre.

La double fonction, sociologique et psychologique, de la culture ne se comprend

et ne s'explique véritablement que dans le contexte d'une autre fonction plus générale et plus fondamentale, celle qui permet et favorise l'adaptation de l'homme et de la société à leur environnement et à l'ensemble des réalités avec lesquelles ils doivent vivre. On comprendra mieux cette fonction si on compare la culture à l'instinct avec lequel elle présente des ressemblances et des dissemblances. Sans doute, ce n'est pas le lieu ici d'entrer dans le détail des discussions sur l'instinct qui occupent biologistes et psychologues; l'instinct demeure encore une réalité bien obscure et bien mystérieuse. Nous nous contenterons de n'en utiliser ici que certains éléments.

<b>4</b>	<b>CULTURE ET INSTINCT</b>
----------	----------------------------

### Définitions de l'instinct

Le psychologue Henri Piéron définit l'instinct de la manière suivante: «l'instinct peut servir à désigner une catégorie d'actes plus ou moins complexes, représentant plutôt en général une participation de l'ensemble de l'organisme, réalisés d'emblée avec une perfection suffisante et la plupart du temps sans progrès ultérieur, doués d'une plasticité relative entre des limites assez étroites, plus ou moins influencés par les circonstances du moment, mais relevant d'un mécanisme congénital et qui n'est point acquis par l'expérience individuelle»<sup>1</sup>. De son côté, Ronald Fletcher donne de l'instinct une définition plus élaborée qui en indique les principales caractéristiques: «Tel qu'il est employé en biologie, le terme instinct désigne les séquences récurrentes de l'expérience et du comportement de l'animal, ainsi que leurs conditions neuro-physiologiques sous-jacentes, qui (a) paraissent aboutir à des conséquences spécifiques; (b) sont fonc-

<sup>1</sup> Henri Piéron, *De l'actinie à l'homme*, Paris, Presses universitaires de France, 1959, vol. 11, p. 90.

tionnellement bénéfiques pour l'animal et pour l'espèce; (c) sont bien adaptées à l'environnement normal de l'espèce (bien qu'elles soient souvent «aveugles» et maladaptées à des conditions inhabituelles); (d) se retrouvent chez tous les animaux d'une même espèce (bien qu'elles puissent se manifester de manière variable d'un individu à l'autre); (e) apparaissent suivant un ordre et une régularité définis au cours de la vie de l'individu en relation avec les processus de développement et de maturation; (f) ne sont pas apprises par expérience individuelle (bien qu'elles puissent apparaître dans le contexte d'un apprentissage et qu'un apprentissage puisse se produire en rapport avec elles)<sup>1</sup>.

Le principal point qui ressort de ces définitions, sur lequel s'entendent presque tous les spécialistes, est le caractère congénital de l'instinct, c'est-à-dire que l'instinct est transmis héréditairement et inscrit dans l'organisme dès la naissance, au moins, de manière embryonnaire, et qu'il se développe avec la maturation de l'organisme. Le comportement instinctif est donc nécessairement un comportement non-appris, qui peut parfois s'améliorer avec l'expérience ou s'accompagner d'apprentissage, mais dont le propre est d'être endogène, c'est-à-dire qu'il résulte de mécanismes internes déclenchés par des besoins, une motivation ou une perception. Le comportement instinctif n'est donc pas le produit d'un apprentissage, mais plutôt de ce qu'on appelle une maturation, c'est-à-dire un développement organique chronologiquement sérié et ordonné.

### Comparaison de l'instinct et de la culture

Si l'on revient maintenant à la culture, ce que nous avons dit de l'instinct permet de faire entre les deux une brève comparaison. Tout d'abord, • **le comportement instinctif**

**est essentiellement congénital et non-appris**, alors que • **la culture est nécessairement non-héréditaire et apprise**. L'opposition entre instinct et culture est ici radicale. En second lieu, l'instinct est endogène, donc inscrit en chaque organisme et non-social de sa nature; sans doute, des comportements instinctifs sont-ils les mêmes, ou à peu près, pour tous les animaux d'une même famille, mais c'est parce que chaque organisme individuel est doté des mêmes mécanismes. Par contre, la culture est de nature sociale, elle est un bien collectif, auquel des individus ont part (de manière d'ailleurs inégale) et qui est en chacun d'eux en même temps qu'il est aussi et d'abord en dehors d'eux. Ici, encore, l'opposition est complète.

Enfin, et c'est à ce point en particulier que nous voulions finalement en venir, la *culture remplit pour l'homme la même fonction d'adaptation à soi-même et à l'environnement que remplit l'instinct chez l'animal*. C'est à travers l'instinct que l'animal répond à la réalité ambiante et la contrôle; c'est à travers la culture que l'homme prend contact avec lui-même, avec son milieu physique et social, qu'il exerce des contrôles sur lui-même, ses sentiments, ses besoins, ses impulsions, qu'il manipule les choses et les êtres et les asservit à ses besoins et à ses fins. Déjà, chez les Vertébrés supérieurs, l'instinct s'accompagne d'actes intelligents et spontanés; chez l'Homme, l'instinct a reculé, s'est affaibli devant les progrès de l'intelligence, de la fonction symbolique et par conséquent de la culture.

On peut donc dire de la culture qu'elle est comme le prisme à travers lequel l'homme perçoit la réalité, qu'il utilise pour s'adapter à cette réalité et pour la contrôler. Par conséquent, la culture est propre à l'homme parce que seul celui-ci a pu développer suffisamment la fonction symbolique et accumuler un réservoir de symboles de divers niveaux d'abstraction; en retour, la culture permet à

<sup>1</sup> Ronald Fletcher, au mot, «Instinct» dans *A Dictionary of the Social Sciences*, pages 336-337.

chaque individu de devenir homme, en le faisant bénéficier de l'acquis accumulé avant lui et qui ne pouvait s'inscrire dans l'organisme biologique.

peut-être plus exactement à travers eux, la culture affirme sa fonction la plus fondamentale, qui est de permettre à l'homme de s'humaniser.

Au-delà du physique et du social, ou